

Québec français

Le rose et le bleu / Belotti Gianini Elena, *Du côté des petites filles*, Éditions des femmes, 1973

Marie-Andrée Gaboury

Hubert Aquin
Numéro 24, décembre 1976

URI : id.erudit.org/iderudit/56726ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaboury, M. (1976). Le rose et le bleu / Belotti Gianini Elena, *Du côté des petites filles*, Éditions des femmes, 1973. *Québec français*, (24), 38-38.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Le rose et le bleu

Du côté des petites filles⁽¹⁾ s'adresse à qui-conque se préoccupe de près ou de loin de l'éducation des enfants; et malgré certains faits culturels propres à l'Italie, entre autres des reproches très sévères servis aux institutrices de ce pays, le contenu du livre se transpose aisément dans les domaines québécois de l'éducation et de l'enseignement.

Ainsi, Elena Belotti nous apprend qu'effectivement et conformément aux croyances populaires, les petites filles sont douces, coquettes, pleurnichardes; les petits garçons, agressifs, tapageurs, créatifs, mais que ces comportements n'émanent absolument pas d'une essence, d'une soi-disant nature, mais qu'ils sont assurément le produit de conditionnements transmis sans faille depuis des générations par les parents, les éducateurs (trices), par la culture pour obtenir des individus des deux sexes le comportement le plus approprié aux valeurs qu'il importe de conserver et de transmettre. (p.9)

Comme nous vivons dans une culture où dominant et sont exaltées les valeurs masculines, il est logique qu'on entreprenne dès la petite enfance de transmettre ces valeurs au petit garçon, futur pourvoyeur, futur homme travaillant au-dehors du foyer. C'est la colonisation dynamique du petit mâle pendant laquelle on lui apprend à développer son agressivité; colonisation durant laquelle on tolère pourtant différentes marques de révolte, de vantardise (C'est normal, c'est un garçon! »; alors que celles-ci sont immédiatement réprimées chez la fille). Droit à l'expression spontanée de soi pour le garçon, droit aussi à une plus grande mobilité physique; on lui permet toutes sortes de curiosités, de jeux aventureux souvent très formateurs, de débordements d'énergie; et même dans un autre ordre d'idées c'est le droit à une liberté qu'il comble comme bon lui semble: dans l'oisiveté, ou en pensant, ou en tirant des plans alors que la fille, elle, doit laver la vaisselle.

Souvenez-vous de votre premier livre de lecture où l'on montrait sous le mot « vacances » l'image d'un petit garçon paresseusement étendu dans le foin, alors que passait devant lui une fillette trimbalant un seau de lait.

Ce n'est donc pas le fruit d'un hasard malheureux si aujourd'hui tant de femmes font le ménage pendant que leur mari lit le journal ou regarde les sports à la télévision.

Comme le déclare Elena Belotti, *un conditionnement sexuel ne se maintient que si l'on suscite un conditionnement opposé chez l'autre sexe. La supériorité et la force d'un sexe se fondent exclusivement sur l'infériorité et la faiblesse de l'autre. Si le garçon ne se considère comme un petit homme qu'à la condition de dominer, il faut inévitablement que quelqu'un accepte d'être dominé.* (p.75) C'est pourquoi le point de vue de l'auteur se situe d'emblée du côté des petites filles, du côté des

opprimées, infiniment plus touchées et mutilées que ne le sont les garçons par l'éducation qu'on leur impose.

Notre culture pratique, à l'égard des filles, un véritable détournement d'énergie, un entraînement systématique à la passivité (une fille ne doit pas siffler; ne grimpe pas aux arbres, ne court pas; une fille doit être serviable, affectueuse, polie, bien se tenir à table; et si la petite a le malheur de ne pas se conformer à ces exigences, on la trait d'anormale, de garçon manqué etc...).

La discrimination sexuelle dont nous parlons se trouve souvent subtilement renforcée à l'école dans les propos ou les comportements des institutrices. Il est facile par de simples affirmations du genre: « les filles ont été obéissantes aujourd'hui » ou « les garçons ont eu les meilleures notes » de dresser un groupe contre l'autre; ou de susciter de la méfiance par des avertissements semblables: « Ne viens pas te plaindre ensuite si on te fait mal, tu sais que les garçons sont durs... »

Il arrive aussi parfois que l'enseignante oriente inconsciemment l'enfant vers le rôle qui lui est généralement attribué. Par exemple en faisant en sorte que les filles soient au service des garçons ou en leur imposant nos stéréotypes.

Ainsi, raconte Elena Bellotti, une petite fille avait construit une structure de plastique qui ne différerait pas du tout de celles des garçons; elle la montre à la maîtresse qui, sans lui laisser le temps de livrer son interprétation, déclare: « c'est bien, c'est un enfant? » La fillette perplexe répond affirmativement, se conformant ainsi à ce qu'on attend d'elle plutôt que de risquer la désapprobation générale.

Choisir la layette...

Mais le sexisme commence bien avant l'école, durant la petite enfance et souvent même avant la naissance de l'enfant, dans la tête des parents. Ainsi, sans aller jusqu'à répudier leur femme, combien d'hommes ont le courage d'avouer qu'ils ont secrètement désiré un garçon plutôt qu'une fille, que ce qu'ils souhaitaient c'était non pas la venue au monde d'un individu neuf, plein de possibilités mais celle d'un représentant du sexe fort et valorisé.

Et c'est le choix de la layette: rose pour les filles; bleue pour les garçons. Le début d'attendrissantes observations sur le corps de la mère: « le ventre est plus proéminent à droite: ce sera un garçon », « la mère a bon teint, elle a l'air épanoui, ce sera sûrement un garçon ». Signes discriminatoires, tous associés à des valeurs positives quand ils annoncent un mâle.

Puis commence la période de dressage durant la petite enfance. Il est prouvé que garçons et filles sont également coquets vers l'âge de dix-huit mois; seulement, c'est chez la fille qu'on encourage ce penchant (« oh! la belle ro-

be! »; « comme tu es mignonne », « belle petite fille! ») alors qu'on accorde très peu d'attention au garçon qui fait le beau afin d'attirer sur lui les regards.

Une fillette qui s'affirme en réclamant un objet à grands cris ou avec une certaine violence se voit aussitôt muselée. Petit à petit elle se rend compte qu'elle doit recourir à des détours en adressant des demandes; elle apprend le chemin de la séduction qui est évidemment plus long mais beaucoup plus certain quand on veut obtenir la satisfaction de ses désirs.

Que dire aussi des jeux, des jouets et de la littérature enfantine! Les parents offrent systématiquement des jouets de filles aux filles, et des jouets de garçons aux garçons, comme si une rondelle de hockey, un camion ou un jeu de chimie possédaient le chromosome XY.

Les livres dits de garçons racontent toutes sortes d'aventures incroyables vécues par des héros formidables, alors que les filles n'ont souvent en matière de littérature que des modèles bien pâles auxquels s'identifier.

Elena Belotti fait même remarquer qu'on peut expliquer certaines aptitudes des garçons et des filles par le style ludique imposé par leurs jeux d'enfants. Par exemple, la corde à danser, la balle, qui sont des jeux hautement répétitifs développent une grande habileté motrice (toujours la même chose mais accompagnée de mille variations).

Du côté des petites filles offre donc une sorte de panorama des conditionnements sociaux et de leur influence dans la formation des rôles (surtout du rôle féminin) dans la petite enfance.

Le livre s'avère précieux aussi, non seulement par ses analyses probantes, par la description des conditionnements, mais aussi par ce qu'il propose. Par exemple, les quelques pages que consacre l'auteur à expliquer à quel point il serait important que des hommes deviennent « jardiniers d'enfants », entre autres parce que leur présence donnerait aux enfants la vision d'une interchangeabilité des rôles.

Elena Belotti revendique aussi pour les garçons la liberté d'éprouver comme une femme de la tendresse, et de développer l'instinct paternel qu'on leur a nié depuis trop longtemps.

Enfin, face à d'éventuelles oppositions, Elena Belotti nous fait comprendre que cette rupture qu'elle souhaite d'avec les anciens modèles: « ... ne consiste pas à former les petites filles à l'image des modèles masculins, mais à faire en sorte que chaque individu qui naît ait la possibilité de se développer de la façon qui lui convient le mieux, indépendamment du sexe auquel il appartient. » (p. 11).

Si dans quelque temps votre petit garçon veut absolument vous aider à faire le ménage, ne le repoussez pas en disant que ce n'est pas pour un garçon; ne craignez pas non plus de faire un sourire d'encouragement à votre fillette, quand, assise sur les genoux du père Noël, elle lui réclamera un train électrique.

Marie-André GABOURY

⁽¹⁾ BELOTTI Gianini Elena, *Du côté des petites filles*, Éditions des femmes, 1973.